

CHAPITRE 1

Un léger soupir, un petit claquement. Les portières du train se fermaient.

Le fauteuil donna l'impression de s'ébrouer et comme à chaque fois, Georges s'y enfonça un peu plus. Impeccable, pensa-t-il, on démarre et pour une fois, je n'ai pas de vis-à-vis, je vais pouvoir travailler tranquillement. Il posa sa mallette noire sur la tablette voisine également inoccupée et tout en feuilletant un dossier, observa lentement l'intérieur du wagon.

Le train s'ébranla silencieusement. Quand Georges jeta un coup d'œil par la fenêtre, la banlieue parisienne se distendait déjà.

Voyons voir, se dit-il, dans environ une heure, le train s'arrête à Lille, et ensuite, il file directement sur Bruxelles. A moins d'un retard, je serai donc gare du Midi vers 17 heures, ce qui me laissera du temps pour me balader un peu. Et j'en profiterai pour boire une bonne Duvel...

Satisfait par cette évocation, il se replongea dans son travail.

Gare de Lille, l'Eurostar s'arrêta dix minutes, le temps de permuter quelques-uns de ses passagers.

Georges était complètement absorbé. Il relisait, raturait et modifiait le texte de sa prochaine intervention au colloque européen consacré à l'enfance en danger.

Il ne réalisa pas tout de suite qu'un passager s'installait face à lui. Le bruit de la tablette dépliée le tira de sa lecture. Il s'exclama :

- Excusez-moi, mais c'est ma mallette que vous rangez là-haut !

L'autre, d'apparence soignée, sembla réellement étonné.

- Votre mallette ? répondit-il d'un air interrogateur, mais je viens juste d'arriver...

- Excusez-moi d'insister, reprit Georges, mais j'avais posé ma mallette sur cette tablette. Et vous, après avoir rangé votre imperméable, vous vous en êtes emparée.

Tout en parlant, Georges s'était redressé. Il scruta le couloir et désignant du doigt :

- La mallette noire, là, dans le couloir, près du fauteuil, ce ne serait pas la vôtre ?

La surprise du nouvel arrivant n'était pas feinte.

- En effet, vous avez certainement raison.

S'en saisissant, il la posa face à lui, sur la tablette qui séparait leur deux fauteuils, pour l'ouvrir sans difficulté. Elle n'était pas fermée à clé.

- Bon sang, pardonnez-moi, il y avait bien confusion. Sûrement en posant mon imperméable. Aucun doute n'est possible, puisqu'il s'agit bien de mes affaires qui sont dans cette mallette...

Il s'arrêta un instant et reprit en souriant :

- Regardez, même mes papiers d'identité sont dedans, c'est vous dire... Ah, j'aurais été bien embêté...

Georges sourit, soulagé de ce qu'il ne s'agissait que d'une erreur.

- Nos deux mallettes métalliques se ressemblent vraiment beaucoup et moi-même, comme vous, j'y range mes papiers d'identité. C'est pour cela que j'avais réagi un peu vivement, j'espère que vous ne m'en voulez pas...

- Non, non, pas du tout ; j'aurais réagi pareillement.

S'étant assis face à Georges, l'homme se releva légèrement et lui tendit la main.

- Je me présente, Cornélius Vanheersch, antiquaire à Bruxelles. Mais en réalité, je passe de plus en plus de temps en France..., le climat, vous comprenez...

Georges n'avait pas vraiment envie de bavarder, mais il éprouvait une certaine sympathie face à cet homme spontané, dont la gentillesse ne semblait pas feinte. Il se présenta également et décida de ranger soigneusement son dossier tout en décrivant en quelques mots son activité de lobbyiste au service d'un groupement d'associations humanitaires. Sans vraiment réagir aux questions-réponses qu'avait entraînées sa rapide présentation, Georges se cala confortablement dans son fauteuil. Son métier suscitait à chaque fois questions et fantasmes.

Tant pis, il n'avait qu'à se taire. Là, maintenant, il va falloir expliquer, bavarder, bref, perdre son temps.

Oh ! et après tout, se dit-il encore tout en souriant poliment à son interlocuteur, j'ai revu mon intervention et s'il le faut, ce soir à l'hôtel, j'aurai encore le temps de me relire... Écoutons ce monsieur Cornélius, cela va me changer les idées, et qui sait, peut-être connaît-il de bonnes adresses à Bruxelles...

Oui, il connaissait de bonnes adresses, bien sûr qu'il appréciait la bonne bière, d'ailleurs il était membre de

deux confréries, c'était sa seule distraction, avec les voyages. Son magasin était située près de l'avenue Louise, non loin du Berlaimont, et lui laissait beaucoup de temps.

- Vous comprenez, dit-il en baissant un peu la voix, je suis, comme on dit chez vous, un vieux garçon... Je n'ai jamais éprouvé le besoin de me marier, alors je fais des affaires, du business, et je voyage... Etre seul au monde présente quand même quelques avantages, croyez-moi ! précisa-t-il d'un air entendu.

D'un ton plus sérieux, il reprit :

- Mais vous, par contre, j'ai vu une photo dans votre mallette, quand vous avez rangé votre dossier. Vous semblez être bien en mains, n'est ce pas, si j'ai bien vu. Une femme et trois enfants, dites-donc, cela est courageux... Et votre femme, non seulement elle est très belle, mais en plus elle paraît jeune ! Félicitations, vous devez être un homme heureux. Car vos jeunes enfants sont aussi très beaux, pour ce que j'ai pu en voir...

Un coup de poing n'aurait pas eu pire effet. Le regard fixe, Georges sentait son visage se décomposer, ses forces l'abandonnaient. Il se sentit vaciller. Comme à chaque fois...

Péniblement, il réussit à articuler quelques mots.

- Oui, euh, non,..., enfin, vous avez raison, mais..., nous ne sommes plus ensemble, je,..., je préférerais ne pas en parler...

Sa voix blanche et son attitude soudainement changée n'échappèrent pas à Cornélius Vanheersch.

- Pardonnez-moi si j'ai dit une bêtise. J'en suis sincèrement désolé. Nous sommes, vous et moi, plus ou

moins de la même génération et en plus nous nous ressemblons physiquement.

J'avais donc trouvé intéressant de souligner cette unique différence entre nous deux...Vraiment, pardonnez-moi...

Georges se força à sourire.

- Non, ne vous excusez pas, vous ne pouviez pas savoir. Après tout, si je conserve cette photo...

Attrapant vivement sa mallette, il en fit sauter les deux petites attaches pour en sortir la fameuse photo.

- Non, non, vous n'êtes pas obligé...

- Si, j'y tiens. C'est vrai qu'ils étaient, euh, c'est vrai qu'il sont très beaux sur cette photo...

Il tendit le cliché à son interlocuteur.

Cornélius détailla la photographie. Il remarqua à quelques petits détails qu'elle datait un peu. La femme était sublimement belle, blonde aux yeux bleus, d'un charme tel qu'on ne pouvait s'en détacher. Les enfants qui l'entouraient, deux bambins et une petite fille, semblaient tous trois avoir hérité du charme de leur mère. Ils étaient très beaux et ce tableau semblait irréel. Il regarda longuement la photographie. Comment un tel bonheur peut-il exister, se dit-il, une si belle femme et de si beaux enfants. Oui, là peut-être, je me serais marié, pensa-t-il encore en relevant la tête.

Cornélius réalisa brutalement que son vis-à-vis n'était plus là. En se relevant à moitié, il le vit au travers de la porte vitrée. Georges avait rejoint l'extrémité du compartiment et fumait nerveusement, à grandes volutes. Son regard croisa le regard interrogateur de Cornélius, il écrasa sa cigarette à même le sol et revint lentement à sa place. Sans mot dire, impressionné par ce

comportement, Cornélius lui tendit la photo avant qu'il ne s'asseye.

Un coup de tonnerre étourdissant, un bruit énorme. Le wagon se mit à bouger, chanceler, se tordre. Georges fut projeté à l'arrière, dans le couloir, sans voir Cornélius se rabougrir dans son fauteuil. Un autre bruit encore plus épouvantable, une explosion, des cris, une fumée âcre, puis une série de grincements, de craquements... Georges était toujours à terre, coincé par les rangées de fauteuils qui s'étaient comme refermées sur lui. Il voulut se redresser quand éclata un bruit encore plus violent, des flammes surgirent et un souffle chaud le plaqua au sol.

Ce n'est pas possible, se dit-il, non, ce n'est pas possible, mais qu'est ce qui se passe ?

Lentement, il se sentit couler...



- Vite ! là ! il y en a un, là ! il semble vivant...
Monsieur, monsieur, vous m'entendez ? Allez, ouvrez les yeux...

Georges avait du mal à émerger, où était-il, qui étaient ces gens ? Ces vestes fluorescentes, ce bruit, cette fumée, où était-il ?

On le tirait, le secouait, lui tapotait la joue...

- Là..., ma mallette... souffla-t-il en tendant le bras, puis il retomba, inconscient.

CHAPITRE 2

Plantée sur le haut d'une colline et discrètement cachée par une série de bosquets, la bâtisse semblait hors du temps.

Elle était splendide, une petite route privée y menait en trois courbes, après d'impressionnantes grilles de fer forgé. Les massifs étaient plantés à l'anglaise et même en y regardant à plusieurs reprises, on découvrait toujours une nouvelle plante ou un autre arbuste. Du jardin, on devinait le village, plus bas, plus loin...

Jamais je n'aurais imaginé qu'il y ait ici une si belle baraque avec un tel parc. Dire que depuis la grille, tout ceci appartient au propriétaire de ces lieux !

Bon sang, quel superbe domaine !

Jo n'en revenait pas de trouver une telle propriété ici, dans un simple petit village sans trop de charme et au fond d'une vallée qui devait être industrielle par le passé...

Il était épaté par l'image qu'il découvrait et roulait doucement, pour mieux apprécier ce tableau luxuriant. Comme il était légèrement en avance sur son rendez-vous, Jo Datek pouvait prendre son temps. Et aujourd'hui, dans ce parc, il ne s'en privait pas.

Bien avant sa soudaine richesse par héritage et le choix qu'il avait fait de vivre dans un luxueux camping-car, il

avait appris à apprécier les belles choses. C'était le cas ici, ce parc et cette maison dégageaient une harmonie et une sérénité rassurantes.

Tiens, se dit-il encore, si Victor et Marine n'avaient pas choisi de me lâcher quinze jours pour des vacances en amoureux, eh bien, ils profiteraient aussi de ce superbe tableau. Enfin, à voir s'ils apprécieraient...

Il ralentit, un vaste emplacement recouvert de gravier faisant office de parking était apparu au détour de la petite route. A moins de dix mètres, un porche relativement sobre indiquait l'entrée de la demeure. Deux autres voitures de marque étrangère étaient déjà stationnées, mais la place ne manquait pas. Jo apprécia la solide harmonie de l'ensemble.

En arrière-plan, une énorme butte enherbée dominait le manoir, comme une petite colline supplémentaire, posée là, en plus de la vraie colline. Une ancienne clôture de bois en faisait partiellement le tour et de petites écuries en occupaient tout le fond.

Il se gara à côté d'une grosse berline allemande et ne put s'empêcher de sourire en claquant la portière de sa petite voiture de location.

Décidément, il ne cherchait pas à impressionner et même s'il appréciait les belles voitures, il n'en voyait pas l'utilité. Acheter une grosse voiture quand on se déplace en camping-car lui semblait une hérésie alors qu'il est tellement plus facile d'en louer une en cas de nécessité.

Ah, se dit-il encore, ce n'est pas comme Victor. Celui-là, si je l'écoutais, on aurait déjà acheté deux ou trois grosses cylindrées... Il sourit encore en réalisant que ces deux-là, Victor et Marine, commençaient à lui manquer.

La sonnette retentit discrètement.

Rien à voir avec ces imitations de Big Ben que l'on retrouve dans certaines maisons de parvenus, pensa Jo en détaillant la magnifique porte en chêne sculpté.

Une femme menue, habillée d'un tailleur noir, vint ouvrir pour de suite le mener dans un petit salon qui devait faire office de salle d'attente.

- Vous êtes monsieur Datek, n'est ce pas ?

Et sans attendre la réponse, elle précisa :

- Monsieur vous attend, je vais le prévenir de votre arrivée. Si vous voulez bien patienter quelques minutes, je vous prie.

Jo apprécia cette discrète efficacité, mais fut surtout content de disposer d'un peu de temps. Il pouvait ainsi détailler tranquillement le hall d'entrée et la pièce où il attendait. Tout était à sa place, le mobilier comme la décoration. Les tapis, les lambris de bois clair, les rares bibelots, tout semblait être d'époque et pourtant il n'y avait pas cette pesante impression que l'on éprouve dans certaines maisons qui prétendent ressembler à des musées.

Fichtre, pensa Jo, mon hôte est non seulement très riche mais apparemment c'est un homme de goût, de très bon goût même...

Tout en admirant ce bel environnement, il se remémora les circonstances de sa présence en ces lieux.

Après avoir contribué à l'élucidation d'une affaire criminelle¹, la petite agence de détectives qu'il avait créée pour la circonstance était devenue célèbre, très célèbre.

¹ Cf. DORS MON PETIT CADAVERE, du même auteur

Et du jour au lendemain, les sollicitations furent nombreuses.

Jo n'avait cependant pas envie de s'occuper de maris infidèles ou de recherches inutiles. Cette agence, il l'avait certes créée pour se distraire, mais avec des affaires intéressantes, pas pour s'occuper du tout-venant. Ses deux jeunes salariés-associés, Victor et Marine, pensaient comme lui et avaient de plus émis le désir de prendre quelques jours de congés à l'issue de leur première enquête.

Alors pourquoi avait-il décidé, tout seul, de se rendre à ce rendez-vous ? Qu'est ce qui avait pu le convaincre d'accepter de rencontrer cet homme dont il ignorait quasiment tout ?

L'ennui peut-être, ou alors le plaisir de lancer une nouvelle enquête dès le retour des deux tourteraux ? Car il y avait peut-être à faire, dans ce cas précis.

Son interlocuteur n'avait-il pas évoqué la crainte d'un assassinat pour le convaincre de venir ? Et le ton de sa voix chaude et douce ne cachait que difficilement une réelle crainte.

Oui, cet homme qu'il allait rencontrer avait peur, de cela Jo en était certain. Mais peur de quoi ? se dit-il encore en embrassant du regard le luxe et le confort qui l'entouraient.

CHAPITRE 3

- Alors, c'est qui ce barbu qui vient d'arriver ?
demanda nerveusement le jeune homme.

Garance observa son interlocuteur avec un certain mépris.

- Dis-donc, c'est quoi ces questions que tu me poses ? Je n'en sais rien et je m'en moque !

Tu as peur qu'il s'agisse de la police, c'est ça, reconnais-le...

Elle s'affala dans le petit fauteuil crapaud situé dans un coin de son immense chambre. Les deux jambes sur les accoudoirs, sa posture était pour le moins provocante. Elle retroussa sa robe colorée et fit signe au garçon :

- Tu sais ce que j'aime, alors ne traîne pas...

- S'il te plait Garance, tu sais bien que je tiens à toi plus qu'à tout ! Mais essaie de comprendre que j'ai parfois un peu peur... Et je t'ai également déjà expliqué, que même si ça m'excite de te voir comme ça, tu sais bien qu'en même temps, ce genre de position me choque...

- Tu trouves que je fais vulgaire, c'est ça, mon cher Alexis ? Pourtant, quand j'observe la bosse de ton pantalon, j'ai l'impression que tu aimes ça, non ?

Du haut de ses dix neuf ans, Alexis manquait assurément de caractère. Il était totalement soumis à la

jeune fille et se dandinait devant elle, sans trop se décider. Ses vêtements de très bonne qualité, bien que mal mis, indiquaient cependant une véritable aisance sociale. Et ses traits fins, son visage glabre et ses gestes convenus confirmaient une origine aristocratique.

De Garance, on notait de prime abord ses superbes yeux verts noyés dans une chevelure châtain-clair.

Son regard à la fois beau et dérangeant était réellement insoutenable. Elle le savait et n'hésitait pas à en jouer. Mais elle avait d'autres atouts, dont elle savait également user.

Garance était très belle. Une taille fine, des seins fermes, pas trop volumineux mais bien présents et des jambes longues et fines qui attiraient déjà le regard des hommes qu'elle croisait en ville.

Aujourd'hui elle avait enfilé une petite robe légère, gentiment colorée de fleurs, qui se boutonnait sur le devant.

Elle avait volontairement choisi une taille en-dessous et loin de la fagoter, cette robe la moulait outrageusement. Son innocence était déjà bien loin mais son regard troublant laissait rarement deviner ses nombreuses expériences.

- Mon cher Alexis, tu m'aimes et tu sais ce que j'aime... Si tu as peur, tu n'as qu'à sortir, ni vu ni connu... Mon père et tes parents ne seront pas surpris de voir se terminer ce qu'ils pensent n'être qu'un gentil flirt. Après tout, je ne suis pas encore majeure, alors que toi... Par contre, si tu restes, tu arrêtes de geindre, compris !

Le ton de sa voix s'était durci et c'était peut-être là, la seule dissonance : un visage et un corps splendides avec une voix dure et cassante.

Alexis s'était reculé de la fenêtre. Il commença à se caresser au travers de son pantalon tout en observant son amie.

- En réalité, tu es une salope et tu me pousses à faire des actes illégaux. Que je risque la prison, ça, tu t'en moques, hein ? Imagine qu'un jour le gars qui m'approvisionne me dénonce ? Qu'est-ce que je deviens ? Mon père tient à ce que je fasse Sciences-Po., je n'ai même pas encore le bac et je suis déjà acheteur régulier de cocaïne... J'ai quand même des raisons de m'inquiéter quand je vois arriver un étranger, avec tout ce que je trimballe comme marchandise, non ? En plus, imagine que ton père débarque, tu vois la scène ?

- Arrête ton délire, s'il te plaît ; mon père ne montera pas. De plus, il prétend tenir énormément à moi, tu le sais bien ! Donc, s'il nous voyait, cela m'amuserait plutôt, histoire de voir si c'est vrai... Mais je suis certaine qu'il ne montera pas, parce que si j'ai bien compris, il a des problèmes qui vont l'occuper pendant un certain temps...

Garance s'était efforcée de radoucir son ton, mais son regard et son buste légèrement raidi infirmaient l'apparente légèreté de ses propos.

D'un mouvement brusque, elle resserra ses longues jambes, sauta du fauteuil et d'une main, en se déhanchant, fit rapidement glisser sa culotte. Elle releva ensuite lentement sa robe, en tenant ses jambes bien écartées. Juste en face d'elle, à moins d'un mètre, Alexis continuait de se frotter du plat de la main. Il était comme hypnotisé.

Son regard ne cessait de fixer le triangle quasi-parfait de ce petit tapis dru et chaud.

D'un sourire satisfait, elle laissa retomber sa robe, déboutonna son corsage et reprit sa position initiale, affalée sur le fauteuil, une jambe par accoudoir. Alexis avait là une vue plongeante et son regard ne cessait de courir de ce sexe légèrement humide aux seins qui émergeaient fièrement du corsage. Des seins magnifiques, fermes, aux tétons durcis et dressés...

- Bon, tu ne vas quand même pas te masturber devant moi ? Tu as ce qu'il faut ? Alors tu prépares mon rail et après tu pourras te mettre à genoux. Tu aimes ça et moi aussi... Quoi que..., moi, il me faut en plus mon petit rail...

Sans mot dire, Alexis versa la poudre sur un magazine opportunément posé sur le lit. Il en fit une belle ligne à l'aide d'une carte à jouer et tendit le tout à Garance.

S'emparant d'un petit tube en argent suspendu à son cou, elle snifa la poudre en trois passes et jeta sa tête en arrière.

C'était le signal pour Alexis. Il dégrafa son pantalon et le laissa glisser, libérant entièrement son sexe durci à l'extrême. A genoux devant Garance, il plongea sans hésiter son visage entre ses cuisses et de sa langue la pénétra, la caressa, la lécha en mouvement de plus en plus intenses.

Elle soupirait bruyamment, lâchant de petits grognements de plaisirs, l'encourageant et le guidant, même si cela était inutile .

- Oui, là, continue, c'est bon, là, ta langue oui, autour continue, continue...

Alexis n'entendait rien. Il était dans un autre monde, sans drogue ni rien d'autre que ce goût légèrement âcre

qu'il adorait par-dessus tout. Son envie se faisant pressante, il se retint de la mordre et se soulagea sur le bas du fauteuil, le visage toujours enfoui.

CHAPITRE 4

- Merci de votre ponctualité, cela est si rare de nos jours. Je me présente, Hugo Desroche, c'est moi que vous avez eu au téléphone, l'autre jour...

Subjugué par la douce harmonie qui se dégageait de la pièce, Jo n'avait rien entendu venir. Derrière lui, à l'embrasement de la porte du petit salon, se tenait un homme de grande taille, habillé de tweed clair, un cigarillo à la main gauche.

Jo marqua un temps d'arrêt. L'homme qui se tenait devant lui semblait sorti d'une gravure de mode. Non seulement sa façon de se vêtir était discrètement élégante mais surtout cet homme dégageait une beauté, une force tranquille, une aura impressionnante. Un visage fin, légèrement hâlé, deux ou trois rides qui en accentuaient la calme virilité, des yeux d'un bleu très pâle pailletés de vert, des cheveux gris-blancs du plus parfait effet, il était beau et en avait conscience.

Brutalement, Jo reprit conscience de sa petite taille, de sa maigreur et de sa barbichette destinée à épaissir son visage. Il avait appris à s'aimer un peu, sous les boutades et les plaisanteries amicales de Marine. Mais là, devant cet homme, il mesura rapidement l'impossible chemin qu'il lui restait à parcourir.

- Euh, oui, bonjour... Enchanté, je suis Joseph Datek. J'essaie en effet d'être ponctuel, c'est tellement rare de nos jours...

- Vous avez parfaitement raison. Quand on voit tous ces gens qui se prétendent débordés, qui ne savent pas gérer correctement un simple agenda, leur propre agenda !... et je ne parle pas des hommes politiques, qui ont toute une escouade pour gérer au mieux leur temps. Non, vous avez raison, la ponctualité se fait rare de nos jours et croyez-moi, c'est un signe d'éducation qui ne trompe pas... Mais trêve de considérations socio-philosophiques, je ne vous ai pas demandé de venir pour cela. Nous n'allons quand même pas reproduire le café du commerce, n'est ce pas ... Vous voulez bien me suivre ?

Il était souriant, d'une diction parfaite et le regard droit. Capable de faire passer n'importe quelle idée sans froisser qui que ce soit, apprécia jalousement Jo.

Et sans attendre la réponse de son convive, l'homme se dirigea lentement vers le couloir, le bras droit comme une aile en attente. Jo lui emboîta le pas. Arrivé à sa hauteur, il convint d'une boisson fraîche.

- Bien, je vais demander à Martine, ma gouvernante que vous avez dû apercevoir à votre arrivée, de nous servir dans mon bureau. Nous y serons plus tranquilles.

De nombreuses portes vitrées baignaient de lumière le large couloir. De chacune des pièces, une superbe vue donnait sur le jardin.

- Vous êtes magnifiquement installé et pour ce que je peux en voir, le mariage entre la maison et le jardin semble parfaitement réussi... Un véritable petit paradis...